



REVUE SPIRITUALISTE

JOURNAL MENSUEL

PRINCIPALEMENT CONSACRÉ

A L'ÉTUDE DES FACULTÉS DE L'AME

A LA

DÉMONSTRATION DE SON IMMORTALITÉ

et à la remise en lumière
des vérités de la religion universelle

(Philosophie et exégèse religieuses, manifestation des Esprits, magnétisme, thaumaturgie, sciences occultes, prophéties, théosophie, cosmogonie, ontologie, pneumatologie, psychologie, philosophie de l'histoire, etc., etc.)

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE SPIRITUALISTES

Et publié par

Z. J. PIÉRART

EX-RÉDACTEUR EN CHEF DU JOURNAL DU MAGNÉTISME

Membre de diverses Sociétés savantes

Tome VI. — 4e Livraison

PARIS

BUREAUX : RUE DU BOULOI, 21

—

1863



La Revue spiritualiste forme chaque année un volume... sonnée, renfermant douze livraisons.

Chaque livraison renferme le plus souvent un article de fond... controverse ou déclaration de principes, sur une question pendante spiritualiste quelconque.

Ensuite viennent des études et théories, des analyses partielles... ges sur les matières que le Journal embrasse, études, théories... lesquelles sont envisagés les doctrines et les faits qui se rattachent au spiritualisme ou aux sciences occultes.

En troisième lieu figurent les faits, expériences et récits... avec les commentaires et explications qui sont jugés nécessaires. ... communiqués on accueille de préférence tous ceux qui portent... de leur authenticité, telles que la signature de celui qui les... dication des circonstances de temps et de lieu suffisantes pour qu... courir aux sources et constater la vérité du fait.

Çà et là, le Journal donne la biographie de quelque individualité... célèbre, contemporaine ou prise dans l'histoire.

Parmi les manifestations médianimiques et les phénomènes... se propose d'examiner la *Revue spiritualiste*, figurent ceux des... nantes et parlantes, les communications directes ou indirectes de... apparitions, les miracles, les visions, les possessions, le somnambulisme, l'extase, la prévision, la prophétie, le pressentiment, la seconde vue... distance, la divination, la pénétration, la soustraction de pensée, les... procédés de la magie, et en général tout ce qui est du domaine des... dites *occultes*.

Tout abonné a le droit d'assister quatre fois aux conférences et à des expériences qu'offre chez lui le directeur de la REVUE.

Le prix de l'abonnement est de **10 fr.** pour Paris; de **12 fr.** ... province et l'étranger, et de **14 fr.** pour les pays d'outre-mer — ... s'abonner pour six mois en payant moitié du montant de l'abonnement. ... *bonne à Paris, au bureau du* JOURNAL, rue du Bouloi, **21**. — Le prix des précédentes années est le même. — Les volumes de l'année 1858 se... 20 fr.

— *Dans les départements, en envoyant un mandat obtenu par l'entre... facteurs ruraux ou les directeurs de poste. — Les librairies, les bureaux de messageries, les maisons de banque à l'étranger, se chargent de l'envoi du m... des abonnements. — Les correspondants du Journal à l'étranger où on peut s'abonner sont: pour la* Hollande, *M. Revius, major de l'armée néerlandaise... Haye; pour la* Suisse, *M. Kasperowski, rue du Tiraillet, à Genève; po...* Etats Sardes, *M. le Dr Gatti, à Gênes; pour* l'Espagne, *MM. Bailly-Baillière, calle del Principe, à Madrid; pour* l'Angleterre, *M. Baillière, libraire, 21... gent street, à Londres; pour les* Etats-Unis d'Amérique, *MM. Coppens et ... libraires, rue de Chartres, 56, à New-Orléans; pour le* Bas-Canada, *M. De... dins, rue Saint-Vincent, 13, à Montréal.*

Il est fait aux libraires une remise de 10 p. 100 sur le montant de l'abonnement. — Tous les abonnements partent de la 1re ou de la 7e livraison inclusivement. — Aux personnes qui s'abonnent dans le cours de l'année on envoie les livraisons arriérées à partir de la livraison qu'ils choisissent pour point de départ de l'abonnement, et selon qu'ils s'abonnent pour un an ou six mois.

Prix du numéro par la poste.	1 fr. 50
Au bureau du Journal et chez les libraires.	1 fr. 25

On peut payer en timbres-poste. — Les lettres non affranchies sont refusées.

…UE SPIRITUALISTE

—

ANNÉE 1863. — 4e LIVRAISON.

— Esclavage, Castes, Réincarnations, Christianisme primitif, Esprit … un grand mouvement religieux avorté, qu'il s'agit de revivifier. — …les spiritualistes, observations et faits nouveaux. — Faits remarqua… à Paris (2e article) : Esprit venant faire des détonations qui épou… un quartier et provoquent une enquête de la police; Esprits prenant …erçant des actes de la vie physique; Esprit venant indiquer le lieu …leurs corps, venant raconter leur histoire; Enquêtes concluantes sur

…ESCLAVAGE, CASTES, RÉINCARNATIONS, …TIANISME PRIMITIF. ESPRIT SACERDOTAL. …GRAND MOUVEMENT RELIGIEUX AVORTÉ QU'IL S'AGIT DE REVIVIFIER.

…IONS DE L'ANTIQUITÉ AVAIENT CONSACRÉ LE SYSTÈME DES CASTES ET …AGE, RÉSULTATS DE LA CONQUÊTE, PAR LE DOGME DES RÉINCARNATIONS …RES. — POURQUOI LE MOSAÏSME FUT ÉTRANGER A CE DOGME, DONT LA …ON FIT LA GRANDEUR ET LE TRIOMPHE DU CHRISTIANISME. LA RELIGION …E EST LA RELIGION DE L'ESPRIT ET DU PROGRÈS SOCIAL. LE MOMENT EST …DE LUI RENDRE SA HAUTE SIGNIFICATION PRIMITIVE.

—

…manque d'espace nous empêche de répondre *in extenso* …isons alléguées par le docteur Dechenaux en faveur de la …ine des réincarnations comme expiation d'une vie maté… antérieure. Nous avions à ajouter au remarquable article …. Toscan quelques arguments et quelques faits bien sim… Nous le ferons plus tard, en revenant sur cette grande dis…ion pour la résumer et la terminer.

…n attendant, qu'il nous soit permis de répondre à l'une des …ications données par le docteur à l'appui de son opinion. …a distinction des castes chez les peuples orientaux est due, …il, aux préjugés, et non à la croyance à la réincarnation, de …e que la distinction des castes nobles et roturières existe en

Europe, où la croyance à la réincarnation est loin d'être géné-
ralement admise. »

A une telle proposition M. Toscan a répondu : « que les préjugés ne dérivent que des croyances erronées; d'où l'on doit conclure que c'est le dogme des renaissances qui a enfanté le préjugé de la distinction des castes. »

Mais nous irons plus loin que M. Toscan : nous dirons que le dogme des renaissances comme expiation était inconnu aux religions primitives, et nous ajouterons qu'il ne fut introduit dans le monde qu'à la suite des abus de la force et de la conquête pour en consacrer en quelque sorte les résultats.

Quand les Aryas descendirent, il y a environ vingt mille ans (1), des montagnes de la Bactriane, où ils avaient jusque-là vécu d'une vie simple et patriarcale, ils apportèrent avec eux un livre de révélation religieuse, les Védas, qui fait encore aujourd'hui l'admiration des philosophes. Mais dans ce livre il n'est nullement question de métempsycose, de renaissance, et par conséquent de castes. On ne voit ce dogme établi que par des codes religieux postérieurs, notamment par les lois de Manou (2). On le voit établi par Rama (3), qui fut un con-

(1) Nous n'avons pas besoin de renvoyer, pour la preuve de cette date, à l'ouvrage qui a été cité dans la *Revue spiritualiste*, t. V, au bas de la page 330, ni à une foule de travaux récents de la plus grande autorité venant confirmer la vérité des chronologies égyptienne, chaldéenne, indoue et chinoise. Les habitations lacustres qui ont été retrouvées en Suisse en ces derniers temps, les admirables travaux de Boucher de Perthes, ont prouvé que l'homme était sur la terre depuis bien plus longtemps que ne l'enseignent de crédules commentateurs de la Bible. Les découvertes de ce dernier, constatées par des délégués des corps savants de France et d'Angleterre, ont montré une foule de vestiges de l'industrie humaine remontant à des époques géologiques très-reculées. (Voyez *De l'homme antédiluvien et de ses œuvres*. Paris, 1860. Au moment où nous écrivons ces lignes, un savant géologue, M. Delanoue, nous remet un des ces vestiges mêmes, une hache en silex, ainsi que l'intéressant mémoire qu'il vient de présenter à l'Académie des sciences touchant la présence d'une mâchoire humaine retrouvée en Picardie, parmi des fossiles de l'époque tertiaire. Nos amis pourront voir dans notre salon la hache en silex, avec l'étiquette dont l'a accompagnée M. Delanoue.

(2) Alfred Maury, *Religions de la Grèce antique*, t. III, p. 314. — A. Ou... *L'Inde et la Chine*, pages 17-21, 23, 28.

(3) Sonnerat. *Voyages aux Indes orientales*, t. 1, p. 284.

quérant et consacré par les différents Vischnou, qui tous jouent dans le panthéon indou un rôle éminemment conservateur. Les Aryas, nouveaux venus dans l'Inde, où ils avaient vaincu les hommes de race kouschite et les avaient réduits à l'état d'esclaves, introduisirent dans leurs doctrines religieuses le dogme des réincarnations expiatoires, afin de consacrer, d'assurer par là la forme sociale qui résultait de la conquête. Il en fut de même en Grèce, où le dogme des réincarnations, inconnu aux ancêtres des Hellènes, n'apparaît qu'après la conquête du pays par ces derniers (1). Partout vous voyez ainsi dans l'antiquité, dans l'Inde, en Grèce, aussi bien que dans la Gaule, la conquête enfanter l'esclavage, et, comme conséquence, des doctrines exotériques de métempsycose surgir pour présenter la nouvelle forme sociale comme d'institution divine, sacrée, irrévocable. Il y a toute apparence que dans la Laconie, où les anciens habitants avaient été réduits à l'état d'ilotes par les Achéens et les Doriens conquérants, et où Lycurgue avait mis ses institutions sous la sauvegarde des dieux et des oracles, que le dogme des réincarnations fut admis. A part ce fait que les peuples helléniques à cette époque étaient déjà initiés aux doctrines orphiques, qui enseignaient le dogme des transmigrations, il y a aussi cette preuve, que la métempsycose forma le fond de l'enseignement extérieur de Pythagore, le disciple du dorien Phérécide, le défenseur des institutions aristocratiques des villes doriennes et achéennes de la Grande-Grèce.

Les religions anciennes, tant celles où le naturalisme était le principe, que celles dont le panthéisme formait l'essence, avaient toutes pour caractère de consacrer le fait accompli, le fait concret, qu'il soit du domaine de la nature physique ou qu'il soit le résultat des révolutions humaines. C'est ainsi qu'elles avaient déifié les mille attributs par lesquels Dieu se manifeste dans la création, et en avaient fait la raison d'être de ce polythéisme qui prévalut

(1) Alfred Maury, *Hist. des religions de la Grèce antique*, t. III, p. 313.

depuis chez des populations qui, étrangères à l'enseignement ésotérique des castes initiées, avaient fait des idoles d'une foule de symboles religieux. Elles avaient été même jusqu'à diviniser l'acte de la génération, par faire un culte du phénomène de la reproduction de l'espèce, affectant au grand principe de la naissance de la vie dans le monde concret un symbole qui se retrouve aujourd'hui dans toute l'étendue de la terre sur la plupart des monuments du monde primitif : la *Croix* (1). Le fait accompli, qu'il soit de l'ordre physique ou de l'ordre social, était ainsi toujours consacré, déifié, dans les religions de l'antiquité.

Il y avait pour appui, d'une part, le dogme des renaissances expiatoires ; de l'autre, la doctrine du *fatum*, conséquence dernière de ce même dogme. Des philosophes énergiques, pleins de l'idée du libre arbitre, avaient bien enseigné, il est vrai, des doctrines plus favorables à l'évolution progressive des sociétés ; mais leurs enseignements, n'ayant jamais pris le caractère d'une propagande exotérique, n'ayant jamais visé à s'ériger en dogmes religieux, étaient demeurés impuissants. Dans l'Orient, on avait fait des peuples vaincus des parias, et de leurs divinités des dews, des daïtias, des typhons, en un mot de mauvais anges, des maudits; en Occident, on avait fait des Pelasges et autres peuples asservis, des ilotes et des esclaves, des réprouvés, foudroyés sous le nom de Titans par le Jupiter hellénique, et précipités par lui sous les fondements de l'Etna (2). Pendant le cours d'innombrables siècles, ces malheureux vaincus essayèrent en vain de relever la

(1) Nous donnerons avant peu, jusqu'à la plus parfaite évidence, la preuve de ce fait puisée aux sources les plus positives de l'archéologie, de la linguistique, de la numismatique, de l'épigraphie, de l'ethnologie et de l'histoire. Et puisque nous nous adressons ici à des spiritualistes, nous dirons de plus, que nous avons été guidés dans ces difficiles recherches, devenues très-concluantes pour nous, par une suite d'indications, de révélations médianimiques.

(2) Nous ferons connaître un jour ce que nous savons de ces malheureux peuples primitifs que les races aryennes assujettirent aussi bien en Orient qu'en Europe, et de qui semblent descendues les populations que les Espagnols asservirent à leur tour en Amérique, il y a 300 ans. Alors nous reviendrons

tête; ainsi que tant d'autres humains qui, depuis, avaient aussi subi le sort affreux de la conquête. Mais, grâce aux doctrines de la réincarnation, le poids de la fatale montagne s'était toujours de plus en plus fait sentir. Non loin du volcan, cependant, dans le pays même que Pythagore avait imprégné de ses doctrines, un Titan déchaîné, Spartacus, essaya un jour de soulever les lourdes assises de l'édifice. Mais comme les parias de l'Inde, comme les ilotes de la Laconie et comme les philosophes de la démocratique Athènes, il échoua. Mais, ce qu'il n'était nullement donné à Spartacus et aux philosophes de faire, une religion nouvelle assise sur les principes vivifiants du libre arbitre, sur la négation de toute métempsycose et sur l'expansion exotérique des hautes vérités théosophiques, l'accomplit : Jésus de Nazareth venait de se révéler au monde.

Un enseignement couronné par la sanction du miracle avait tout à coup retenti dans les montagnes d'un petit pays jusque-là inconnu ou méprisé. Dans cet enseignement se trouvèrent des maximes qui, pour la première fois, étaient appelées à faire surgir le Lazare antique de dessous les lourdes dalles de sa tombe : « Il est plus facile à un câble de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux ; le séjour de gloire et de paix n'est pas fait pour les pharisiens, les publicains, les prêtres menteurs et hypocrites, mais pour les humbles, les charitables de cœur et d'action ; les pauvres, les petits, les méconnus d'ici-bas, seront les bénis du Père céleste ; les simples d'esprit sont ceux qui connaîtront Dieu ; la récompense et le châtiment des actions de l'homme sera dans une autre vie, une vie toute spirituelle, et non dans de futures renais-

sur ce qui nous a été dit médianimiquement à propos de l'*Atlantide* (*Revue spiritualiste*, t. V, liv. n.), et comment nous avons été porté à pénétrer quelques-uns des mystères qui environnent le passé de ces races primitives, qui ont laissé des traces si importantes de leur existence dans les constructions pélasgiques, cyclopéennes, sivaïtes, chamétiques, étrusques, phrygiennes, druidiques ; dans ces monuments grandioses qu'on retrouve en Égypte, en Nubie, dans l'Inde, à Ellora, à Salcette, à Canara, à Ceylan, à Java, aux îles Tinain et Rota, au Mexique, dans le Guatemala et sur les bords de l'Ohio.

sances sur la terre ; tous les hommes pourront s'élever, par des grâces et un baptême commun, à la sainteté, à la lumière spirituelle. Les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers : *Qui autem se exaltaverit humiliabitur, et qui se humiliaverit exaltabitur !* » Tel est en substance l'enseignement qui retentit tout à coup dans le monde étonné. A côté des religions de la nature et des fatalités panthéistiques venait de surgir la religion de l'Esprit et du progrès social.

Tout dans cet enseignement n'était pas nouveau, du reste : nous sommes trop dévoués à l'étude de l'histoire dans ses sources et ses développements critiques pour ne pas l'avouer. Ses principes les plus vivifiants étaient le résultat d'une longue incubation opérée dans les flancs de la religion mosaïque même. Il y avait puisé l'idée d'un dieu personnel uni à la création sans y être confondu ; celle de la fraternité, de l'égalité des hommes devant ce dieu, de la négation des castes et de la participation de tous les croyants à l'aliment religieux, domaine commun des âmes et de la réunion de ces mêmes âmes après la mort dans le sein d'Abraham, pour y communier spirituellement, sans réincarnation aucune, avec les enfants de la race jusqu'à la dernière génération.

Moïse avait dit aux farouches pasteurs qui l'avaient suivi dans son dur pèlerinage du Sinaï au Jourdain : « Lorsque tu auras pénétré dans la terre de Chanaan qu'Adonaï a donnée à tes pères, tu te l'approprieras et tu en extermineras tous les habitants sans en excepter un seul. » C'est pour accomplir ces prescriptions mêmes que Josué arrêta le soleil, les ombres de la nuit qui s'avançaient ne lui permettant pas d'achever le massacre des Gabaonites.

Nous ne savons si Dieu fut réellement de connivence en cette occasion avec Josué, et porta dans un tel but à la mécanique céleste un si grave dérangement. Tout ce que nous savons, c'est que, par l'effet des ordres de Moïse, il ne resta en Chanaan aucun vaincu, aucun homme qu'on pût, d'après le droit antique, ré

duire en esclavage (1). Il n'y demeura que des Israélites sans distinction de caste, tous égaux devant Jéhovah, ayant tous droit au même repos sabbatique. Bien plus, on n'y vit ni patriciens, ni plébéiens, ni disproportion de fortune considérable, car Moïse avait prescrit que tous les cinquante ans les familles ruinées rentreraient de droit en possession de leur patrimoine. Ceci amena une chose inouïe jusque-là dans l'antiquité : une espèce de république théocratique de frères tous égaux par l'origine et l'influence sociale, tous participant au même enseignement religieux.

Mais il arriva plus encore au sein de cette théocratie égalitaire. Au contact des doctrines masdéennes, aussi bien que par l'évolution naturelle que tout principe tend à enfanter dans le sens de son développement logique et progressif, une secte éminemment spiritualiste, celle des Esséniens, se forma silencieusement au sein du monde israélite. Cette secte, qui affirmait l'immortalité de l'âme soumise à des récompenses et à des peines dans une autre vie, qui pratiquait la thaumaturgie, l'ascétisme le plus pur, le commerce avec les Esprits, l'habitude d'allégoriser, d'enseigner par paraboles, avait établi en son sein la communauté des biens.

Si jamais une religion sortait de ce monde si exceptionnel pour se répandre chez les nations, elle devait naturellement y porter le caractère social de la nation mère, avec les principes religieux qui en étaient la consécration : d'abord, la négation de toute métempsycose, et, comme corollaire, l'absence du système des castes ; ensuite, un monothéisme viril, développant fortement l'activité humaine dans la voie du libre arbitre et la por-

(1) Il y eut bien çà et là des esclaves en Israël, mais ce n'était pas un fait social, un fait constant et répandu ; c'était une exception. Ces esclaves provenaient de captifs achetés à l'étranger en qualité de serviteurs. Ils ne constituaient pas tout une couche, une caste de la population, la plus nombreuse, et sur laquelle pesait, comme ailleurs, la caste plus restreinte du peuple dominateur. Les esclaves en Israël n'étant pas assez nombreux pour y menacer la forme sociale établie ; on n'avait pas cru nécessaire de leur enseigner la réincarnation pour leur apprendre la résignation.

tant à réagir contre tous les genres de fatalités physiques et sociales.

Mais, en vertu du caractère même imprimé à la religion mosaïque, cette religion ne pouvait essaimer sur le monde ni le convertir. Selon les juifs, chaque peuple avait son Dieu. C'était là, du reste, une idée ancienne dans le polythéisme même, où l'on avait affecté un génie protecteur non-seulement à chaque astre, à chaque peuple, à chaque contrée, mais encore à chaque localité, à chaque homme. Jéhovah était le génie protecteur des enfants d'Abraham, mais nullement celui des incirconcis. On aimait à le présenter comme plus puissant que les dieux de ces derniers, mais cette prétention, il est vrai, souffrait parfois des exceptions. Le premier livre des Juges nous apprend que le Dieu de Juda se rendit maître des montagnes, mais qu'il ne put vaincre dans les vallées. Personne autre que les enfants de Jacob ne pouvait avoir droit à ses grâces et à ses dons. Jephté dit aux Ammonites : « Ne possédez-vous pas de droit ce que le seigneur Chamos vous a donné? Souffrez donc que nous possédions la terre que notre seigneur Adonaï nous a promise (1). »

Ainsi donc, loin de songer à l'expansion de ses principes religieux dans le monde, le mosaïsme en avait fait son patrimoine exclusif. Les Esséniens étaient allés plus loin encore dans cette abstention. Ils avaient accoutumé de dire que leur royaume n'était pas de ce monde; ils avaient pour principe de n'avoir commerce qu'entre eux, de vivre d'une vie passive et retirée, sans se mêler en rien à la vie politique de la république juive. Leur

(1) On dira que ce Jéhovah, cet Adonaï particulier au peuple juif, ne ressemble guère au Dieu de la Genèse. Mais le Dieu de la Genèse était un Dieu tout métaphysique, qui semble n'avoir guère été connu dans les traditions populaires de la Palestine. Des savants ont prouvé que la Bible était un composé de ces traditions et d'un enseignement religieux supérieur qui paraît avoir été emprunté à l'Egypte. Cette juxta-position est surtout visible aux chapitres VI, VII et VIII de la *Genèse*, où l'on voit deux récits différents du déluge qui s'enchevêtrent l'un dans l'autre : le déluge de Jéhovah et celui des Elohim. Voyez à ce sujet, dans l'*Encyclopédie moderne*, l'article *Déluge* et les sources sur lesquelles cet article s'appuie.

précepte favori était de rendre à César ce qui appartenait à César et de ne songer qu'à Dieu.

Ce qui fit la gloire de Jésus de Nazareth ne fut pas d'avoir proclamé les dogmes et la morale qu'on lui vit propager, car les dogmes, il les avait pris à la secte essénienne, à laquelle il appartenait ; la morale, elle était aussi entièrement celle de cette secte, et, bien plus, elle ne lui était pas exclusivement personnelle, car les bouddhistes et les pythagoriciens l'avaient enseignée et pratiquée depuis longtemps, y compris les maximes les plus absolues d'humilité, d'ascétisme, de renoncement, de charité et de pardon des injures (1). Mais ce qui fit la gloire de Jésus, c'est que non-seulement il fut la plus haute, la plus brillante personnification de l'essénianisme, mais c'est parce que par lui cette secte, jusque-là passive et retirée, vint s'affirmer courageusement devant les autres sectes juives, entra dans la phase active, militante, et y entra pour faire déborder à pleins flots la coupe de l'ésotérisme religieux qui la caractérisait. Les pures doctrines de l'essénianisme non-seulement furent données comme aliment à tout homme pauvre ou riche, petit ou grand, en Israël, mais encore enseignées, chose inouïe jusque-là en Palestine, aux Samaritains, aux gentils, aux incirconcis : grand et courageux exemple que le gibet du Golgotha devait récompenser à sa manière, et que renouvela Paul de Tarse, le plus grand, le plus inspiré, le plus courageux des disciples de la mission nouvelle. Malgré Pierre et Jacques, ces Juifs Galiléens qui voulaient que les néophytes passassent par la circoncision et les autres pratiques mosaïques (2), c'est-à-dire par le moule

(1) Nous nous sommes déjà expliqué à ce sujet dans les tomes II et III de la *Revue spiritualiste*. La preuve de nos assertions à l'égard de la communauté d'origine qui existe entre l'enseignement de Jésus et celui des esséniens existe dans les remarquables chapitres que Flavius Josèphe et Philon nous ont laissés de cette secte. On n'a qu'à les consulter. Pour ce qui est de l'identité de la morale chrétienne avec celle des bouddhistes et des pythagoriciens, les monuments abondent. L'un des principaux est le curieux livre qu'a traduit et publié, en 1843, chez Pagnerre, M. le comte de Lasteyrie. Il est intitulé : *Sentences de Sextius*, philosophe pythagoricien.

(2) Voyez les Actes des Apôtres.

étroit d'une religion qui avait fait son temps, Paül s'obstina à prêcher les gentils, ne les astreignant qu'à la célébration, au nom de Jésus, et de l'ablution purificatoire du baptême et de la pâque eucharistique, coutumes symboliques en usage, du reste, chez la plupart des peuples de l'antiquité (1). Il les prêcha, ne les astreignant qu'à ces seules cérémonies sacramentelles, et plaçant avant toute chose la pratique des vérités, des maximes de la *bonne nouvelle*. La marche de ces vérités fut rapide au sein du monde auquel s'adressa le courageux apôtre. Plus de renaissance dans la matière pour y expier d'une manière fatale les fautes d'une vie antérieure, plus de castes, plus d'ésotérisme religieux ; la parole de Dieu annoncée distinctement à tous : autant de choses que n'avait point dites et faites aux mêmes lieux le merveilleux thaumaturge de Tyanes, lui qui, à l'exemple de Pythagore son maître, ne s'entretenait qu'avec ceux

(1) Ceci est un fait admis et sur lequel il est superflu d'insister. La cène que Jésus fit avec ses disciples la veille de sa mort n'était point chose nouvelle. C'était la manière usitée de temps immémorial par les esséniens, pour la célébration de la pâque, et cette agape, sorte de repas sacramentel et symbolique, se retrouve chez divers peuples de l'antiquité, notamment dans les *Sodalities* italiques, la *Phiditie* lacédémonienne, l'*Andrie* crétoise, l'*Hétairie* carthaginoise. Les repas eucharistiques étaient aussi usités dans les Dionysiaques, les mystères de Mithra. Voyez à ce sujet Pierre Leroux, dans son livre *De l'Égalité*, et le curieux ouvrage intitulé : *Fêtes et courtisanes de la Grèce*. Quant au baptême, cérémonie symbolique du renouvellement purificatoire, de l'ablution morale, on sait qu'il était en usage chez la plupart des peuples à l'apparition du christianisme. On le retrouva même chez les Mexicains lors de la conquête de leur pays. Les Juifs y étaient soumis par la loi de Moïse. Zoroastre en fait un précepte du *Zend avesta*. L'ablution dans le Gange, fleuve sacré de l'Inde, est un baptême on ne peut plus sacramentel. L'Eucharistie et le Baptême n'étaient donc chez les premiers chrétiens que la continuation traditionnelle de deux cérémonies sacramentelles usitées dans l'antiquité. Bien plus, ces deux sacrements, les seuls qui fussent alors usités parmi eux, étaient loin d'avoir le caractère et le développement qu'on leur a donnés depuis. Quand les Portugais arrivèrent aux Indes, ils furent bien étonnés d'y trouver des descendants de ces premiers convertis, qui avaient gardé dans toute leur intégrité la croyance de leurs pères. Ces croyants, qu'on appela chrétiens de saint Thomas, parce qu'on prétendait qu'ils avaient été convertis par cet apôtre, n'avaient de sacrement que le Baptême et l'Eucharistie, et ne les pratiquaient que conformément à la tradition du christianisme primitif. Voyez, notamment, à ce sujet, Lacroze, *Christianisme dans les Indes* et les relations des premières explorations faites dans cette contrée par les Européens.

qui s'étaient affiliés aux mystères, qu'avec les prêtres, les patriciens, et n'avait appris aux peuples que la seule résistance aux tyrans politiques. La marche du mosaïsme renouvelé, élargi ainsi sous le nom de galiléisme, fut, disons-nous, rapide dans un monde jusque-là étranger à toute égalité sociale, à toute vulgarisation des dogmes religieux. Il entraîna d'abord tout naturellement les esclaves, les opprimés, les pauvres; puis les femmes, ces autres esclaves; puis les philosophes, qui mirent à son service la métaphysique platonicienne et lui donnèrent la force d'une religion armée de toutes pièces. Alors l'enseignement nouveau acquit une consistance qui ne devait plus s'effacer. Ses doctrines, son esprit, ses tendances natives, prirent corps dans des livres que la lâcheté, la corruption, la malice de ceux qui en pourraient devenir désormais dépositaires, ne suffiraient plus pour étouffer ou altérer.

Les princes, les grands, les tyrans de la terre, pouvaient venir maintenant embrasser la nouvelle fille de Dieu, la religion bénie, elle ne courait plus le risque d'être totalement étouffée par ces embrassements.

Ils vinrent en effet. Un Constantin homicide et corrompu, par intérêt et par politique, afin de mettre dans son parti les nombreux et ardents sectateurs de Jésus, les favorisa (1). Il consentit même en mourant à recevoir le baptême arien. Ses successeurs pour la plupart en firent autant. Il en fut de même de chefs barbares, comme le Franc Clovis, qui tramèrent avec des évêques devenus gouverneurs de provinces, moyennant la garantie de grands avantages temporels réciproques. On vit l'évêque de Rome affecter une suprématie qui devait tendre à détruire

(1) Nous prouverons que ce furent là les seuls motifs des faveurs de Constantin; que le *labarum*, qui n'était nullement la figure de la croix, existait depuis bien longtemps comme signe religieux chez les païens et comme symbole de victoire. Nous pensons aussi que le *hic signo vinces*, dont ne parlent nullement ni Lactance, ni le rhéteur qui fit, après la bataille du Tibre, le panégyrique de l'empereur, est, comme le miracle de la légion fulminante et tant d'autres, une pure invention faite après coup.

l'essence représentative de la république galiléenne. Au-dessus du nom primitif des nouveaux croyants, on se plut à placer celui de chrétiens; l'artisan de Nazareth fut plus que jamais appelé Christ, c'est-à-dire *oint*, *roi*. Bientôt, altérant les textes, les interpolant ou forçant leur interprétation, on ne le présenta plus comme il s'était présenté lui-même, c'est-à-dire comme un prophète, comme un envoyé, l'homme en qui les dons divins de notre nature s'étaient le plus développés (1), mais comme un

(1) Nous engageons beaucoup ceux de nos lecteurs qui ne seraient pas édifiés sur ces choses de lire la *Christologie* du pasteur Athanase Coquerel, les *Dogmes chrétiens* du pasteur Haag, et les différents auteurs qu'ils citent ou sur lesquels ils s'appuient. Nous les indiquons de préférence aux Toland, aux Strauss, aux Bauer, aux Lützelberger, aux Renan, attendu qu'en chrétiens rationnels, mais en chrétiens spiritualistes, ils croient aux miracles de Jésus, et regardent comme possibles les merveilles de sa vie. Pour ceux de nos lecteurs qui n'auraient pas le loisir de parcourir ces ouvrages, nous les engageons beaucoup à lire et à méditer, dans le Nouveau Testament, les passages suivants : *Actes*, II, 22 ; X 38; XIII, 23 ; VII, 31. *Paul :* Epître aux Rom., V, ℣ 15 ; Ire aux Corinth., VIII, 6 ; ép. aux Eph., I, 17; IV, 6, et surtout I Épître à Thimothée, chap. II, ℣ 5 ; ch. VI, ℣ 14, 16 ; Jean : ch. X, ℣ 34, et *Psaumes*, ch. 81 ou 82, selon les éditions, ℣ 6 ; Matthieu : IX, 8 ; XIX, 17; Marc : X, 18 ; Luc : XVIII, 19 ; XXIV, 19, en adjoignant au mot prophète celui d'un homme qui figure dans l'original, et qui a été enlevé dans beaucoup de traductions. (Il faut lire : *Un* HOMME *prophète*, puissant en œuvre et en parole devant Dieu et devant le peuple). Il faut lire aussi et méditer Jean : XX, 17; V, 19; VI, 38; VII, 16; XIV, 10, et surtout VIII, 40, en y maintenant également le mot homme, qui figure dans l'original et que Lemaistre de Sacy a supprimé. Dans Matthieu, XVI, 15 et 16; dans Marc, VIII, 29; dans Luc, IX, 20, Jésus accepte comme vrais les titres de *prophète* et de *christ* qu'on lui donne. Or le mot christ ne veut pas dire Dieu ; il veut dire *oint*, sacré. M. Patrice Laroque a fort bien résumé tout ce qui a trait à cette importante question dans son *Examen critique de la défense de la religion chrétienne*. Mais un passage des Evangiles, sur lequel personne que nous sachions n'a encore fixé son attention, c'est celui qui est compris dans les quatre versets du chapitre XVII selon saint Matthieu. Pour nous, il ressort de ces quatre versets que Jésus connut les devoirs, les peines et la sanctification du mariage; qu'il fut père, au moins d'un premier né. L'impôt du didrachme qu'il paye là, ainsi que Pierre, était l'impôt que tout Israélite, en vertu des lois de Moïse, était tenu à payer pour le rachat de son premier né. C'est pourquoi dans ce passage, à moitié altéré sans doute et qu'on a laissé subsister parce qu'il mentionne un miracle, il est question de tirer l'impôt des enfants. On peut ainsi trouver dans le Nouveau Testament des traces de faits curieux que les chrétiens actuels sont loin de soupçonner. Ainsi on y voit que Jésus a eu des frères et des sœurs. Matth. : I, 25; Luc : II, 7; Act. : I, 14 ; Paul : Ire aux Cor. IX, 5; Luc : II, 48 ; Marc : VI, 3; Matth. : XII, 46, 50 ; Marc : III, 31, 35 ; Luc : VIII, 19, 21 ; Jean : VII, 5. On y voit aussi qu'il vivait encore vers l'âge de 50 ans, ce qui est conforme à l'opinion d'un des plus anciens pères. Voyez saint Irénée (*advers. hæres*, lib. II. — Saint Augustin dit que cette opinion avait encore cours de son temps : (*De*

Dieu égal à l'Éternel, son fils unique, engendré par lui et cependant coéternel et consubstantiel à lui! véritable logomachie métaphysique, alliage forcé du platonisme et de l'esséniánisme! On ressuscita ainsi les avatars antiques, rouvrant la porte à tous les genres de mystères religieux, créant comme conséquence logique une théologie compliquée et inexplicable, et cependant la nécessité de théologiens subtils pour l'expliquer. A l'action directe, virtuelle, d'un Évangile simple, parlant à tous, compris de tous, on substitua l'action d'un sacerdoce porté par position à exploiter le sentiment religieux, à compliquer les dogmes, à les voiler, à les interpréter judaïquement. Mais, c'est bien plus, on visa à compter les fidèles plutôt par têtes officiellement, politiquement, administrativement enregistrées, que par âmes véritablement converties. On ne s'attacha plus qu'aux monarques, aux princes, aux chefs de contrée, persuadé que leurs sujets, leurs clients, viendraient avec eux. On tint plus à la quantité des croyants qu'à leur qualité ; et, pour les attirer mieux, on conserva leurs rites, leurs cérémonies, leurs coutumes, leurs fêtes, leurs symboles, leurs temples, leurs idoles, se contentant de les baptiser de noms nouveaux, se fiant à l'avenir pour faire perdre à tous ces emprunts et leur origine polythéiste et leur sens primitif. La croix, signe vénéré, symbole de la vie dès la plus haute antiquité, fut adoptée préférablement à la *furca* latine comme image de la Rédemption. A l'instar des cérémonies magiques de l'ancien monde, on établit, comme les bouddhistes, des sacrements, institutions regardées comme autant de moyens puissants pour agir sur les imaginations, pour fasciner et subjuguer les âmes et les lier au monde spirituel d'adoption; réminiscences de ces temps fatidiques où, par la vertu d'un signe, d'une opération

doct. christ., lib. II). Mais c'est bien plus, presque tous les pères qui ont vécu à l'époque la plus rapprochée de Jésus ont avoué qu'il n'était pas beau de la beauté physique ; qu'il n'avait que la beauté morale. Voy. saint Irénée, lib. III, cap. 19 : saint Justin : *Dialog. cum Typho.*, cap. 85, 88, 100 ; Origène : *Contra Cels.*, lib. VI, cap. 75 ; saint Clément : *Pædag.*, lib. III, c. 1, *Stromat.*, lib. I et lib. VI ; Tertullien : *Carne christi*, c. 9, *Adv. Marc* : lib. II, c. 17 ; saint Augustin : *In Psalm.*, 44, 87.

sacramentelle, on se promettait de pouvoir gouverner une volonté, enchaîner une destinée. Les fêtes astronomiques des calendriers égyptien, grec et romain, devinrent des fêtes chrétiennes; la messe naquit avec tous ses mystères, réminiscence des symboles anciens (1). En remontant ainsi le cours des superstitions, des usages, au lieu de les heurter; en se contentant de leur donner une signification et des noms nouveaux; en ménageant

(1) Les personnes qui voudront s'édifier sur tous ces emprunts faits au paganisme par le catholicisme feront bien de lire les ouvrages suivants: *Nouveauté du papisme opposée à l'antiquité du vray christianisme, etc.*, par F. Dumoulin; *Le Tombeau de la messe*, par David Derodon; *Conformité des cérémonies modernes avec les anciennes, où l'on prouve, par des autorités incontestables, que les cérémonies de l'église romaine sont empruntées des payens*, par P. Mussard et Middleton. Ces ouvrages sont des XVIIe et XVIIIe siècles. Parmi les nouveaux se trouvent: *Anatomie de la messe*, *Anatomie du papisme*, par Puaux; *La Messe et ses mystères comparés aux mystères anciens, ou Complément de la science initiatique*, par Jean Marie de V. Ce dernier est un des meilleurs ouvrages que nous connaissions sur la matière. Dupuis, dans son *Origine des cultes;* l'auteur des *Fêtes et Courtisanes de la Grèce*, se sont aussi étendus sur ce point. Mais il n'est pas besoin même des assertions parfaitement démontrées dans les ouvrages qui précèdent pour avoir la conviction des emprunts faits par le christianisme au paganisme: des auteurs, des docteurs, de grands dignitaires catholiques en conviennent eux-mêmes. De ce nombre sont Tertullien (*De prescript. heretic.*, ch. LX), saint Justin (*Apoll.*, XI, p. 98, édit. de 1615), saint Clément d'Alexandrie (*Stromat.*, v). Eusèbe, en la *Vie de Constantin*, dit: « Pour rendre leur religion plus plausible aux gentils, les chrétiens y transférent les ornements extérieurs employés au culte païen. » Polydore Virgile, de son côté (liv. V, ch. I), dit que l'Eglise a emprunté plusieurs coutumes de la religion des Romains et des autres païens, mais qu'elle les a rendues meilleures en les employant à meilleur usage. On voit dans la *Vie des papes*, de Platine, que le pape saint Grégoire le Grand, regardé comme l'inventeur du culte, recommande au prêtre Augustin, son convertisseur en Angleterre, ceci: « Détruisez les idoles et non les temples, arrosez-les d'eau bénite, mettez-y des reliques, afin que cette nation vienne adorer aux lieux accoutumés. Au lieu d'immoler des bœufs, qu'ils les mangent en banquets religieux; car il faut leur laisser quelques réjouissances extérieures, afin qu'ils consentent plus aisément aux réjouissances intérieures. » C'est sans doute en cette occasion qu'aux populations qui célébraient le retour du soleil vers notre hémisphère, après le solstice d'hiver, par les fêtes du *New heyl* (Noël), nouveau salut, on fit accroire que cette fête avait été instituée en commémoration de la naissance de Jésus-Christ, bien que cette naissance ait eu lieu quatre mois plus tard. Deux auteurs, bons catholiques orthodoxes, le président Fauchet, dans ses *Ant. gaul.*, liv. II, ch. XIX, et Du Choul, bailli de Dauphiné dans son livre *De la religion des anciens Romains*, font des aveux semblables à ceux de Polydore Virgile et les spécifient. Mais l'aveu le plus remarquable est celui du cardinal Baronius, en l'an XXXVI de ses Annales, où il confirme qu'il a été permis à l'Eglise de s'approprier les cérémonies que les païens employaient à un culte superstitieux, du moment qu'elle les a expiées par la consécration.

habilement les transitions, on arriva à de grands succès. Mais le christianisme s'y altéra, sortit de sa voie primitive, de l'esprit qui lui était propre ; il faillit à l'œuvre de son développement logique, à sa raison d'être. Les jésuites, en nos temps modernes, devaient renouveler, dans leurs missions du nouveau monde et d'Orient, une telle manière de convertir, et dans l'ancien monde, une telle manière d'accommoder la morale et les dogmes (1).

Bientôt, on vit plus encore : des évêques de Rome devinrent des rois, des princes temporels, livrés à toutes les luttes, les passions, les crimes de la politique; se préoccupant beaucoup plus de leurs domaines terrestres que de l'Évangile, ce patrimoine commun des fidèles. Des évêques, des abbés, des prêtres, devinrent des seigneurs féodaux, ayant des esclaves, des serfs, des concubines ; percevant des dîmes, des redevances odieuses ! On en vit combattre le casque en tête pour l'agrandissement de leurs fiefs. Pendant ce temps, les monastères, surtout ceux de femmes, donnaient l'exemple des plus grands scandales. Un concile disait d'un grand nombre de ces derniers, qu'ils étaient : *lupanaria potius quam monasteria* (2) ! Qu'au milieu de ce chaos de corruption et d'iniquités sociales, nouveau résultat de la conquête et des abus de la force, le dogme des réincarnations reparaisse pour leur donner une raison d'être, les consacrer aux yeux des peuples, et c'en est fait de la grande mission de Jésus et de la résurrection humanitaire qu'il a commencée !

Heureusement, il n'en put être ainsi : l'Evangile était un livre écrit et partout répandu. Les peuples s'étaient trop imprégnés de

(1) Nous n'avons pas besoin de rappeler ici tout ce qui a été dit des jésuites, de leur casuistique, de la morale relâchée qui leur a valu d'être flagellés par Pascal et abolis par le pape Clément XIV. D'autres papes ont énergiquement protesté contre leur manière de prêcher l'Evangile aux gentils, et les décrets, brefs, bulles des pontifes Innocent X, Clément IX, Clément XII, Benoît XIII, Benoît XIV, sont demeurés.

(2) Le concile réuni à Aix-la-Chapelle par suite des réclamations de Louis le Débonnaire, en 816. Voyez Labbe.

ses maximes les plus importantes. Si les princes de l'Eglise s'étaient longtemps plu à représenter le Seigneur Jésus comme un roi de gloire, couronné d'auréole, tenant un sceptre en main, assis à la droite du père, les pauvres, les serfs, les vilains, les opprimés, s'étaient plu surtout à voir en lui le pauvre nourrisson de l'étable de Bethléem, le charpentier de Nazareth, le courageux prolétaire couronné d'épines, flagellé, crucifié comme eux par les princes des prêtres. Le constraste de la doctrine évangélique avec la vie luxueuse, tyrannique et relâchée des prélats et des seigneurs féodaux, était un enseignement qui amenait de sourdes protestations, des espérances de résurrection. Elles provoquèrent les réformes vigoureuses du pape Hildebrand, ce moine austère qui traqua avec tant d'énergie la simonie et les simoniaques, et déchaîna, avec quelques-uns de ses successeurs, sur le monde féodal, les congrégations démocratiques des dominicains, des franciscains et des frères mineurs. Mais les efforts d'Hildebrand échouèrent devant l'intensité du mal. Les abus reparurent après lui, et l'Eglise compta des papes comme Innocent VIII, Clément V, Jean XIV, Urbain XI, Jean XXIII et Alexandre Borgia !...... Les protestations surgirent de nouveau plus fortes que jamais ; elles retentirent par la voix des Wiclef, des Jean Huss, des Luther, des Swingle et des Calvin, qui n'eurent pas assez d'anathèmes contre la graude prostituée des nations, la Babylone moderne, le christianisme idolâtrique de l'Eglise de Rome ! Les condamnations véhémentes de ces géants de la protestation ressuscitèrent les peuples, soulevèrent des schismes, des censures incessantes, qui, si elles ne suffirent point à réformer complétement le colosse théocratique, le tinrent du moins en échec, le forcèrent à se circonscrire dans de certaines limites, à se rappeler plus souvent qu'il ne le faisait des purs principes de l'Evangile. Mais le protestantisme lui-même s'altéra : il enfanta dans l'égoïste Angleterre l'anglicanisme luxueux, et dans la froide Allemagne l'étroit et intolérant piétisme. La société qu'avaient voulue le Christ

et ses disciples semblait de plus en plus ajournée, quand tout à coup éclata le sublime mouvement de 89, la plus grande, la plus éclatante incarnation de l'Evangile dans les faits de la vie sociale; la plus énergique, la plus féconde réaction de la volonté humaine contre la fatalité des faits accomplis, contre l'ascendant des traditions et des institutions séculaires. Malheureusement, les hommes de cette époque, pour la plupart, étaient des athées, des matérialistes. Ils ne surent point donner à leur œuvre le ciment, la force du sentiment religieux, qui apprend aux hommes à se dépouiller de leur personnalité pour se vouer sans orgueil, avec désintéressement et abnégation, au triomphe commun d'une œuvre commune. Oubliant que le mot religion veut dire lien, harmonie, *de religare;* oubliant qu'il signifie avant tout prédominance des choses de l'Esprit sur celles de la matière, communion fraternelle en Dieu, père commun des hommes, ils n'enseignèrent, pour maintenir les grandes réformes égalitaires qu'ils avaient établies, que la philosophie des sens. Une telle philosophie produisit les fruits qui lui étaient naturels: elle conduisit les peuples au triste état moral qui se déroule aujourd'hui sous nos yeux: l'égoïsme et l'insolidarité partout, la doctrine du chacun pour soi, du chacun chez soi, de l'intérêt bien entendu; le mercantilisme, l'adoration quand même de la force, du fait accompli; le libertinage, et une dépravation des âmes, un avilissement des caractères tels, que le passé n'en eut pas d'exemples. Aussi l'œuvre de 89 a-t-elle périclité, et le Satan, personnification fatidique des temps maudits, est-il prêt, avec ses pompes et ses œuvres, à ressaisir partout sa proie et à replonger les sociétés nouvelles dans le chaos.

Le moment est venu de révivifier ces sociétés; — il le faut, sous peine de les voir se dissoudre et de sombrer avec elles. Il s'agit de les révivifier par une synthèse spiritualiste supérieure, par un principe religieux, viril et épuré, accepté des esprits éclairés, par tout ce qui reste d'âmes d'élite, de cœurs indépendants, capables de servir d'exemple et d'entraîner les masses.

Mais est-ce par le dogme suranné des réincarnations, qui été le point d'appui des iniquités sociales de l'ancien mond que cette révivification doit s'accomplir? Est-ce en faisant a croire aux opprimés de la terre que leur sort est de justice d vine et obligatoire, et aux oppresseurs qu'ils sont les instr ments nécessaires de cette justice, que l'on peut arriver à réalisation de la république chrétienne, à l'accomplissement d finitif des aspirations de Jésus? Non, sans doute. Disons av lui que les hommes sont tous frères, sujets aux mêmes grâce appelés à connaître à l'état d'Esprits des peines et des récon penses spirituelles pour des actes dont le souvenir leur se présent, ce qui est tout le contraire des réincarnations expi toires. Soyons spiritualistes rationnels, dévoués avant tout à vérité, qui est Dieu : ne plaçons plus Jésus en dehors de l'h manité. Qu'il soit au moins possible de nous le proposer po modèle, et que se rapprocher de lui par l'esprit et les œ vres ne soit plus une tâche regardée comme surhumaine. E seignons, avec lui et ses successeurs immédiats, que l'homn peut, en se spiritualisant de plus en plus, en connaissant l lois de la magie divine, se rapprocher de son principe, qui e Dieu, et dominer puissamment la matière. Prêchons, avec lui, charité, la fraternité effective, l'association libre et volontaire d cœurs et des intérêts sous l'empire d'un même idéal religie chaleureusement accepté. Protestons énergiquement, comme lu contre les fausses doctrines, les iniquités, les habiletés hypoc tes; —protestons contre l'interprétation pharisaïque des grand vérités morales qu'il a enseignées; demandons à Dieu que ces pr testations, enfin, trouvent écho et puissance, afin que l'Evangi ne soit plus, comme par le passé, une lettre morte dont on pare pour s'attirer le respect et la soumission des peuples, m un code vénéré, admis dans toute son acception pratique, ayan en un mot, *esprit et vie!* Elargissons-le, développons-le au poi de vue du dogme, conformément aux progrès philosophiqu des temps. Disons qu'aujourd'hui Jésus n'enseignerait plus

fin du monde (1), ainsi que d'autres dogmes empruntés par lui à l'essénianisme et dont la *raison d'être* est passée. Disons que les premiers chrétiens ne crurent ni à l'enfer physique, ni à l'éternité des peines, ni à la résurrection de la chair, comme le catholicisme l'a depuis enseigné (2). Affirmons avec Jésus la communion des âmes sur la terre et dans le ciel. Qu'il soit établi que nos chers ancêtres peuvent constamment s'intéresser à nous, nous guider, nous fortifier et nous inspirer, à l'état spirituel, comme autant d'anges gardiens, et non se réincarner : de telle sorte qu'il ne soit pas dit que nous pouvons avoir un aïeul pour fils, une mère pour femme ou pour fille, un frère pour ennemi ; de telle sorte, enfin, qu'il ne soit pas dit non plus que le criminel que le juge envoie à l'échafaud, que le scélérat que le bourreau supplicie, peuvent être à l'égard de ces

(1) Un monde qui a été *créé* de rien et qui aura sa fin, voilà le grand, le premier motif de dissidence qui exista entre les philosophes de l'empire romain et les chrétiens. Il est encore aujourd'hui une cause principale de divorce avec les plus hautes écoles de philosophie. Cependant nous devons dire que peut être il n'en serait pas ainsi si on eût bien traduit dans son vrai sens, son sens primitif, l'expression de *bara*, dont Moïse se sert dans la Genèse. Cette expression n'a pas le sens de *créer*, de tirer une chose du néant, qu'on lui a donné, mais celui d'arranger, de *former*, avec une chose déjà existante. Ainsi donc, la matière, ou chaos, comme l'appelle Moïse, existant, Dieu s'en servit pour former, façonner la terre et les mondes. *Bereschit* BARA *Eloïm*, et *Achamaïm veet haaret : Dans le principe Dieu fit ou forma les cieux et la terre*. Voyez à ce sujet l'*Essai de philosophie rationnelle sur l'origine des choses et sur leur éternité*, ouvrage qui, lorsqu'il parut, il y a 60 ans, a été mentionné honorablement par les deux conseils du *Corps législatif*. On a aussi démontré que le mot *bereschit* ne voulait pas toujours dire au commencement, mais parfois jadis, dans les temps.

(2) Ceux qui voudraient connaître le sentiment des évangélistes et des apôtres sur ces dogmes, n'ont qu'à considérer que le mot *aïôn*, en hébreu *gnôlam*, qu'on a traduit par éternel, éternité, signifie parfois les siècles des siècles, un espace de temps long sans doute, mais limité. S'ils veulent s'édifier relativement à l'éternité des peines et à la résurrection de la chair, ils n'ont qu'à lire et méditer les passages suivants du Nouveau Testament : Jean : XII, 32 ; XVII, 1 à 3 ; Paul : aux *Colossiens*, I, 19, 20 ; aux *Philippiens*, II, 10 et 11 ; I *Corinth.*, XV, 20 à 28, 35 à 50 ; à *Thimothée*, II, 3, 4 ; 1re *Epître de Jean*, II, 2 ; 2e de Pierre : III, 8 et 9 ; *Apocalypse*, XX, de 11 à 15 ; XXII, 1, 2, 3. Nous ne pouvons mieux faire, en terminant ces renvois au Nouveau Testament, d'indiquer la traduction remarquable qui vient d'en être faite sur un original grec, du IIIe siècle, qui repose au Vatican. Le savant pasteur Rilliet, de Genève, est l'auteur de cette traduction, la meilleure, à notre avis, qui existe.

derniers des proches, un père, un frère, une mère, passés à l'état de réincarnation. Au lieu de ces doctrines affreuses et extravagantes, affirmons hautement la communion possible et non interrompue des âmes dans les deux mondes, le monde concret et le monde ultra-terrestre; et surtout prêchons la charité, l'harmonie sociale sur cette terre comme moyen de mériter la félicité céleste. Bien plus, que l'œuvre de cette harmonie ne soit pas retardée plus longtemps, dans l'intérêt de nos chers trépassés eux-mêmes, car, comme a dit fort bien notre correspondant de Lyon, M. Toscan, dans le remarquable article que nos lecteurs connaissent, « c'est la terre qui harmonise le ciel, et il n'y « aura point de bonheur complet dans le ciel tant qu'il y aura « un seul malheureux sur la terre. Il faut donc que l'instrument « duquel nous attendons l'harmonie soit rectifié, et c'est nous- » mêmes qui sommes cet instrument. Jusque-là, les souffrances « des trépassés persisteront dans la mesure de notre désharmonie. »

Z.-J. Pierart.

PHOTOGRAPHIES SPIRITUALISTES.

Observations et faits nouveaux d'une nature parfaitement concluante.

Quand nous reproduisions, dans notre dernière livraison, les faits de photographie spiritualiste et les attestations honorables sur lesquelles ils s'appuient, quand nous faisions suivre la reproduction de ces faits d'observations tendant à fortifier la foi spiritualiste et à la prémunir contre les palinodies des faux croyants ou les négations systématiques des matérialistes, nous avions comme le pressentiment que les circonstances nous donneraient bientôt raison. En effet, quelques-uns des témoins honorables dont nous attendions l'opinion sur les négations faites ont parlé, et ce qu'ils ont dit n'est que de nature à fortifier nos espérances relativement au grand fait qui va marquer le triomphe de notre cause. La négation anonyme qui avait surg

semble n'avoir eu pour s'étayer qu'un seul fait, celui d'une personne vivante dont l'image aurait été présentée comme étant un portrait esprit. Mais ce seul fait au milieu de plusieurs milliers qui ont été présentés comme parfaitement concluants n'est pas de nature à infirmer en rien que ce soit la réalité du phénomène. On ne peut même dire qu'il soit le résultat d'une fraude, d'après les explications que nos lecteurs verront plus loin. Aussi, fort de ce qui a été constaté à ce sujet par nous en France, fort de la photographie spiritualiste arrivée à Dijon en 1858, la plus merveilleuse de toutes; fort du témoignage de tant de personnes, honorables parmi lesquelles figure le respectable Robert Dale Owen, ancien ambassadeur des États-Unis, fils du grand philanthrope de ce nom, et que nous avons l'honneur de connaître tout particulièrement, nous continuerons à insérer les faits au fur et à mesure qu'ils se présenteront.

Voici d'abord une lettre d'un des signataires des précédentes attestations que nous avons fait connaître, le respectable docteur Gardner.

Le Dr Gardner *à l'éditeur du* Banner of Light.

Auriez-vous la bonté de me donner un peu de place dans vos colonnes, afin que je puisse répondre à beaucoup d'amis qui m'ont écrit relativement aux photographies spiritualistes produites sous l'influence médianimique de M. Mumler? Je suis convaincu de la parfaite réalité des faits produits chez M. Mumler, et que la photographie spiritualiste est une vérité; mais je dois avouer que parmi les portraits d'Esprits que l'on a présentés comme étant dus aux facultés de M. Mumler il en est deux qui sont suspectés d'être le résultat d'une fraude. Je répète que, vu les investigations minutieuses et les nombreuses expériences scrupuleusement constatées auxquelles j'ai assisté, j'ai des raisons plausibles d'affirmer que la photographie spiritualiste est une vérité; mais, comme dans toutes les circonstances j'ai franchement professé mon opinion à ce sujet, je dois avouer avec la même franchise, quoique à regret, qu'il est deux cas où il y a eu de la fraude, soit que cette fraude émane de M. Mumler même, soit qu'elle provienne de personnes malintentionnées qui se sont introduites dans le salon où il expérimente. La fraude con-

siste, comme je viens de le dire, en ce que les deux portraits que l'on a montrés représentent une personne notoirement connue comme existant à Boston.

Tout à vous pour la vérité,
H.-F. GARDNER, M. D.

Il y a une autre lettre d'un M. Latham qui reproduit tout à fait les mêmes témoignages concluants d'une part et les mêmes réserves de l'autre.

Sur ces lettres, le journal américain fait les commentaires suivants :

« Les lettres du docteur Gardner et de M. Latham qui ont été publiées la semaine passée dans le *Banner of Light* nous donnent la parfaite certitude que parmi les photographies spiritualistes de Boston, deux au moins sont le résultat de la fraude. Cette fraude consiste en ce que deux des portraits esprits sont la ressemblance parfaite d'une personne vivante qui, il y a quelques mois, a été poser dans le salon du photographe. Nous avons vu les deux portraits, ils se ressemblent; mais, comme nous n'avons pas vu l'original, nous ne savons s'ils ressemblent à celui-ci. Malgré cela, notre opinion relativement à la réalité de la photographie spiritualiste est toujours ce qu'elle a été : nous croyons ce phénomène possible.

« Le droit des portraits spiritualistes de M. Mumler d'être acceptés est basé sur les témoignages authentiques pour chacune des expériences faites, et nous avons inséré ceux de ces témoignages qui étaient les plus clairs et les plus irréfragables ; mais nous dirons même que le fait qu'une photographie spiritualiste soit la ressemblance d'une personne vivante ne prouverait pas absolument qu'il y aurait fraude, quoique cela soit de nature à inspirer des soupçons : car, s'il est possible aux esprits de se manifester en prenant diverses formes, il leur est aussi possible de prendre la ressemblance d'une personne vivante (1); mais

Le rédacteur du *Banner of Light* pourrait également invoquer ici le phénomène de *bi-corporeité spirituelle* ou *dédoublement animique*, dont il y a de nombreux exemples et dont nous avons inséré plusieurs cas remarquables dans ce journal. Ce phénomène, aujourd'hui parfaitement avéré, nous montre l'Esprit de personnes vivantes allant prendre corps à des distances fort éloignées, posant de manière à être parfaitement reconnues, exerçant même des actes de vie physique. Cela étant, nous ne voyons pas d'impossibilité à ce que l'Esprit d'une dame de Boston ait pu se dédoubler pour retourner dans le salon de M. Mumler, où elle avait précédemment été, et s'y trouver devant l'appareil photographique au moment d'une opération.

Le Rédacteur de la *Revue spiritualiste*.

cela est peu probable. Nous avons été appelés à donner sur ces faits une opinion définitive, mais nous nous en sommes gardé, et nous n'avons pas encore l'intention de le faire, afin de n'avoir pas plus tard à constater une déception. Nous n'avons pas la moindre hésitation à accepter les témoignages des personnes dignes de confiance qui nous ont attesté les faits qu'elles avaient observés, après que les ressemblances avec des personnes défuntes ont été vérifiées; mais pour celles de ces ressemblances qui n'ont été l'objet d'aucune vérification, nous n'avons rien à en dire... Dans tous les cas, on doit cette justice à M. Mumler : qu'il soit honnête médium ou charlatan, jusqu'à présent aucune personne n'a encore pu constater le moindre procédé frauduleux dans ses opérations. Les personnes qui ont eu le libre accès dans ses salons, chaque jour ou chaque semaine, avouent que, jusqu'à preuve contraire, sa manière d'opérer n'est pas différente de celle des autres photographes.

C. M. P.

A ces réflexions le *Banner of Light* ajoute :

« Nous avons aussi reçu du docteur H. T. Child une lettre accompagnée de photographies spiritualistes. Dans cette lettre, M. Child s'exprime en ces termes :

« Depuis que je vous ai écrit, je n'ai pas eu l'occasion de faire de nouvelles investigations relativement aux portraits esprits. Voilà plus de quatre mois que ma première expérience a été faite, et je n'ai pu encore découvrir qu'il y ait eu fraude dans ces expériences, et de quelle manière, s'il y en a eu, la chose se serait faite. Plusieurs centaines de ces portraits ont été faits par M. Mumler. Moi-même j'en ai vu plus d'un cent, et tous ont été reconnus par des personnes dignes de foi comme étant la ressemblance d'amis morts. Je vous envoie avec ma lettre quelques-uns de ces portraits.

« Celui qui porte le n° 1 est M. Taylor, de Central Indiana. Il avait perdu un enfant âgé de sept mois environ, et comme il n'avait pas fait faire son portrait de son vivant, il a pris la détermination d'aller à Boston, qui est à 800 milles de distance, afin de voir s'il pourrait avoir un portrait de son enfant. Pendant l'opération, il tint son bras plié comme celui d'une femme qui porterait un nourrisson, et après on retrouva la forme de l'enfant sur le bras. Ce monsieur était totalement étranger à Boston et n'avait parlé à personne du motif de son voyage, et

il déclara avec la plus grande conviction que l'Esprit photographié était la ressemblance la plus frappante de son enfant. Je dois ajouter que M. Taylor est regardé comme un homme tout à fait digne de foi. M. Robert Dale Owen m'a fait voir deux portraits qui sont bien intéressants. Un monsieur qui demeure près de Boston est allé voir M. Mumler pour se faire photographier, et il est parvenu à avoir son portrait avec celui de sa première femme coiffée d'une manière particulière. Il l'a emporté chez lui, l'a montré à sa seconde femme, qui, reconnaissant l'exactitude de la photographie, lui a dit : « Mon cher époux, vous savez que j'ai toujours eu à l'égard de votre première femme d'excellents souvenirs; eh bien, je ne parlerai à personne du portrait que vous venez d'obtenir, et j'irai moi-même à Boston afin de voir si je pourrai en avoir autant.—Très-bien », dit son mari. La femme partit, et obtint un portrait du même Esprit, mais dans une pose et une coiffure différentes. Sur la véracité de ces personnes il n'y a pas de doute.

« Le portrait n° 2 est très-remarquable. Mme Isaac Babbit, de Boston, dame de la plus haute considération, a obtenu un portrait de son défunt mari, qui a été reconnu par une centaine de personnes qui l'avaient connu de son vivant. Dans une autre séance, Mme Babbit obtint le portrait d'un enfant. C'était une nièce, et sur le front de cette nièce se trouve le portrait de la tante; ce qui fait supposer que l'Esprit a dû prendre une dimension très-grande ou qu'il s'est tenu plus près de la chambre noire du photographe. J'ai vu plus de cinquante autres portraits, et pour la plupart ils ont été reconnus conformes aux originaux trépassés. Il y a maintenant d'autres artistes qui se livrent aux mêmes expériences, dans l'espoir d'arriver à des succès semblables. J'ai vu, il y a quelques jours, le portrait d'un médium, et sur la tête il y avait trois étoiles. J'en ai vu d'autres qui avaient des auréoles autour de la tête. Il y a un artiste à Roxbury, près de Boston, qui a pris une quantité de portraits dans lesquels se trouvent des formes bien distinctes d'Esprits, mais jusqu'à présent personne ne les a reconnus.

« Le portrait n° 3, que je vous envoie, est celui de M. Robert Dale Owen, qui a été se faire photographier à Roxbury. M. Owen a eu à côté de lui, sur la plaque, une forme d'Esprit, mais il ne sait pas qui elle représente.

« Le n° 4 est mon portrait, qui a été fait par le même artiste, plus une forme, qu'à l'égal de M. Owen je n'ai pas reconnue. Comme je n'ai pas eu à Roxbury la latitude d'examiner minutieusement la manière de procéder du photographe, il m'est permis de suspecter l'origine de ces photographies. Je pense que

lans peu de temps nous aurons plus de lumière sur un sujet assi grave et aussi intéressant.

Je vous salue bien sincèrement.

Dr HENRY-T. CHILD.

Philadelphie, 17 février 1863.

Le rédacteur du *Banner of Light* termine son article par ces mots :

« Comme nous avons déjà dit, la question n'est pas de nier la possibilité du fait de la photographie spiritualiste en général, mais de savoir si tels et tels cas particuliers sont sincères. Pour se prononcer, il faut pouvoir les juger dans leur ensemble. Il faut encore attendre pour cela, et ne pas perdre de vue, après tant de cas nombreux d'apparitions d'Esprits, qu'il ne leur est pas impossible de se manifester au point que leur image soit déposée photographiquement. Parmi les cas d'apparition nous aurions à citer le fait si connu où la forme d'une femme a été vue, par plusieurs personnes, allant devant M. Roche, greffier de la cour du commerce, fait qui a été raconté dans un précédent numéro du *Banner of Light*. Quand l'esprit prend une forme visible à l'œil, on comprend que cette forme puisse se photographier, tandis que, quand il n'est pas visible, il y a moins d'apparence d'un fait concluant. Pour ce dernier cas, nous n'osons nous prononcer. Disons toutefois qu'il est établi que l'œil ne peut pas discerner le phénomène de l'action photographique au moment où il a lieu, ce qui ne l'empêche pas d'exister ; et M. le baron de Reichembach, dans ses expériences sur la *lumière odique*, a eu ce résultat que des rayons de lumière magnétique, invisibles pour lui, n'en sont pas moins allés se déposer sur un papier préparé à cet effet. De là il faut conclure que le papier est plus réceptif, plus sensible dans ces circonstances que l'œil humain. »

Les faits qui précèdent n'ont pas besoin de commentaires. Un phénomène grandiose s'est produit en mille circonstances ; des personnes dont l'honorabilité et le bon esprit d'observation sont notoirement connus l'ont constaté, en prenant les précautions les plus minutieuses pour reconnaître la fraude s'il y en avait ; ils ont attesté ouvertement, publiquement, les faits. Une seule expérience a amené de la suspicion, mais les raisons de cette

suspicion ont été amoindries devant des raisons théoriques du plus haut intérêt. Il a été démontré que non-seulement les Esprits pouvaient revêtir l'image d'une personne vivante, mais encore que l'âme de cette personne pouvait se dédoubler et apparaître bien loin de son corps, de manière à y être reconnue, à y exercer des actes.

Cette propriété qu'a l'Esprit non-seulement de se déplacer, mais encore de prendre toutes les formes, est un fait qui n'est que trop prouvé par une foule d'articles insérés dans ce journal. Bien plus, il est aujourd'hui avéré que l'Esprit peut directement déposer sur le papier l'image qu'il veut, même celle qui serait mentalement désirée par un expérimentateur. Il existe dans le salon de la *Revue spiritualiste* un dessin directement obtenu des Esprits, celui dont nous avons parlé t. IV, p. 171, de ce journal. Ce dessin nous a été donné par M. Deming, de New-York, la personne même qui, dans cette ville, l'avait obtenu des facultés médianimiques de Mme French. Comme nous l'avons dit, il représente un bouquet de fleurs finement et directement dessiné par les Esprits, plus une chèvre d'Angora, animal auquel avait pensé M. Deming, qu'il avait mentalement désiré obtenir pendant que l'opération se faisait. Un fait semblable vient d'être mentionné par les journaux de Boston. Une photographie spiritualiste se trouve chez le Dr Child, de cette ville; elle représente le portrait d'une dame qui avait eu recours aux facultés photographiques de M. Mumler. Pendant que l'opération se faisait elle avait souhaité d'être représentée avec une guitare dans sa main, et, après expérience faite, on trouva une guitare empreinte selon son vœu. Nous-même avons fréquemment constaté de ces apparitions où l'Esprit prend la pose, l'âge, le vêtement et les accessoires qui lui sont nécessaires pour se faire reconnaître. Notre médium d'habitude, Mme Delangue, qui voit les Esprits dans un grand nombre d'expériences reconnues concluantes, les a dépeints ayant un aspect, un costume, des accessoires, évidem

ent pris par eux au moment de l'apparition, pour mieux administrer la preuve de leur identité.

Cela étant, on voit que le fait qui a provoqué des doutes, des soupçons de fraude, à Boston, peut même recevoir son explication rationnelle. Ainsi donc tombe la seule contradiction qui ait surgi contre le phénomène si grandiose, si consolant, de la photographie spiritualiste. Mais, que disons-nous, il y a eu un autre genre de contradiction, celle d'un sieur Boyle, qui met au défi M. Mumler d'opérer devant lui, se chargeant de montrer devant une commission introduite par lui le truc dont se sert le médium photographe. Or, nous le demandons, quel truc peut-il y avoir quand on reproduit par la photographie l'image d'une personne défunte qui n'a laissé d'elle aucun portrait? Voilà un homme qui accuse de jonglerie, de fraude, un médium, sans montrer, ni expliquer, ni prouver sur quoi se base son accusation. Le médium dont l'honneur est ainsi attaqué va-t-il, néanmoins, l'accueillir ainsi que son jury, et leur donner lieu de faire tel rapport, tel procès-verbal qu'il leur plaira? En France, une accusation ainsi formulée se viderait sur un autre terrain que celui de la vérification; nous ne savons s'il en est ainsi en Amérique. Espérons toutefois que M. Mumler se rappellera ces piéges dans lesquels sont tombés tant de magnétistes, de somnambules, devant des jurys de mauvaise foi et de parti pris caché, dont les négations ont suffi pour influencer l'opinion. Il se rappellera sans doute que jamais des expériences provoquées par des défis n'ont réussi, parce qu'il n'est pas de l'essence des phénomènes spiritualistes, Jésus-Christ l'a prouvé, de se produire devant des incrédules, des hostiles, des curieux, des volontés contraires, procédant *a priori* par la suspicion et la négation systématique. Ces phénomènes ne se développent que dans une atmosphère psychique pure, sous l'empire des forces puissantes de la foi, de la bienveillance et de l'harmonie d'intention, et non dans des atmosphères psychiques troublées par les forces neutralisantes du mauvais vouloir, de la prévention et de la contra-

diction. A ceux qui ne se contenteront pas, dans la question q
nous occupe, de ce fait grandiose de personnes qui de leur v
vant n'ont laissé aucun portrait d'elles-mêmes, et qui cepe
dant ont été après la mort photographiées dans toutes les co
ditions d'évidence possibles, à de tels négateurs on ne doit p
de plus ample démonstration. Ils sont de ceux qui verraient d
montagnes en l'air arrachées à leur base, et qui le nieraient e
core étant assis sur cette base même; ils sont de ces gens à q
la matière seule complaît, et qui seraient très-effrayés
croire l'âme immortelle; ils sont enfin semblables à *ces ju*
à qui Jésus refusait un miracle, ne leur accordant que celui
prophète Jonas; ceux enfin de qui le Psalmiste disait : « Ils o
des yeux et ils ne voient pas, ils ont des oreilles et ils n'ente
dent pas, ils ont des jambes et ils n'avancent pas. *Oculos h*
bent et non videbunt, aures habent et non audient, pedes hab
et non ambulabunt. »

Z.-J. Piérart.

FAITS REMARQUABLES ARRIVÉS A PARIS.

(2e article.)

ESPRIT VENANT FAIRE DES DÉTONATIONS QUI ÉPOUVANTENT TOUT UN QUARTIER ET PROVOQUENT UNE ENQUÊTE DE LA POLICI

Mme K....ka est la veuve d'un officier polonais. Elle apparti
à une honorable famille du nord de la France. Elle a une fi
unique placée dans une des communautés religieuses les pl
importantes de Paris. Elle a des relations avec une foule
personnes de la plus haute société, où elle est admise en quali
d'institutrice : voilà pour son honorabilité.

Quant à ses facultés médianimiques, elle les ignorait lorsqu
l'année dernière, au mois de juillet, elle assista chez Mme Rodiè
à l'une des expériences concluantes qui ont lieu chez ce médiu
De retour chez elle, émue de ce qu'elle avait vu, Mme K... se m
immédiatement à une table, et chercha à communiquer avec l
Esprits par coups frappés. Sa persévérance fut couronnée
succès : non-seulement les Esprits se manifestèrent à elle p

oups négatifs ou affirmatifs, par coups alphabétiques, mais ncore elle obtint d'eux des dictées par l'écriture médianimique. endant trois mois elle continua ses expériences, toujours attahée à sa table en ses moments de loisir, questionnant ses chers sprits. Or voici des circonstances curieuses qui se présentèmt et sur lesquelles nous insisterons, en ce sens qu'elles sont e nature à montrer quel rôle joue l'électricité dans les manistations spiritualistes, et jusqu'à quel point, dans certains cas, s Esprits peuvent se servir de cet agent puissant.

La table avec laquelle expérimentait Mme K... a des ferrures; ut près sont deux fenêtres garnies de forts balcons en fer. Auessus d'elle se trouve un marchand chaudronnier, M. Henriot, ont le magasin est plein d'ustensiles en fer, en cuivre, en étain. n sait que les métaux sont d'excellents conducteurs de l'élecicité. Les expériences continues de Mme K... ont-elles abouti charger sa table à l'égal d'une bouteille de Leyde, à en faire in des pôles d'une pile voltaïque dont le magasin du chauronnier est devenu le pôle opposé? Il est permis de le croire. - Voici ce qui arriva : Couchée dans son lit, qui est en fer, Mme K... fut plusieurs fois enlevée avec ce lit à la hauteur d'environ 50 centimètres. Souvent, en prenant du tabac dans une abatière dont la charnière est en fer, cette charnière s'ouvrait 'elle-même; il en était ainsi du couvercle d'un encrier en même étal, lorsqu'elle voulait l'ouvrir. Les cerceaux de fer de sa rinoline s'agitaient, se rapprochaient, en contractant cette rinoline. Les épingles à cheveux qui soutenaient sa coiffure utaient sans contact, de telle sorte qu'elle n'en pouvait garder ucune. Consultés au sujet de ce petit désagrément, les Esprits onseillèrent au médium de mettre sur sa table une couverture n soie. Cette précaution empêcha que désormais les épingles le la coiffure ne quittassent ainsi leur poste sans permission; ais elle n'arrêta pas la manifestation des phénomènes électriques sur d'autres points, comme on va le voir.

Le 8 octobre dernier, vers huit heures du soir, Mme K... 'entretenait à sa table avec son Esprit d'adoption, M. Louis N., ncien notaire de sa ville natale, homme qui autrefois l'avait eaucoup aimée, et qui, depuis qu'il était passé à l'état d'Esprit, 'était plu à la suivre partout comme un génie familier. Ce soir onc, dans une communication solennelle, pleine des senti-

ments les plus affectueux, l'Esprit lui dit qu'étant appelé ailleurs par des devoirs et des nécessités spirituelles, il lui faisait ses adieux; et cette dernière fois, comme marque de sa présence et de son dévouement, il promit de faire éclater un genre de manifestations propre à fortifier éminemment sa foi, et à lui montrer que les Esprits pouvaient se manifester puissamment et d'une manière inaccoutumée. « Ne t'effraie pas de ce que tu vas entendre, lui dit-il, et prie Dieu. » Quelques secondes après, au moment où Mme K... se recueillait et priait, un détonation épouvantable, qui mit en émoi tout le faubourg Saint-Honoré, retentit à côté d'elle. Cette détonation avait coïncidé avec le passage d'un omnibus et considérablement effrayé les chevaux. Aussitôt, plus de cinq cents personnes se montrent dans la rue, se groupant, s'informant des causes d'un bruit aussi extraordinaire. Les sergents de ville du voisinage accourent pour en reconnaître la source. A peine sont ils en présence de l'appartement de Mme K..., qu'une seconde détonation plus forte que la première salue le passage d'un nouvel omnibus.

L'omnibus part au grand galop des chevaux effrayés, ne laissant, comme la première fois, derrière lui aucune trace, aucun vestige d'engin explosible auquel on puisse attribuer les détonations. Nouvel émoi dans tout le quartier, depuis un bout de la rue du Faubourg-Saint-Honoré à l'autre, où le bruit s'était fait entendre; nouvelles perquisitions de la police et nouvel insuccès de sa part. Au bout de cinq minutes un troisième omnibus descend du haut de la rue. A peine roulait-il sur la voie que l'on venait d'examiner avec tant d'attention, que l'explosion la plus épouvantable qu'on eût encore entendue a lieu. Cette fois les sergents de ville arrêtent les chevaux d'omnibus, font descendre les voyageurs, les fouillent, visitent l'intérieur, l'impériale, croyant y trouver des bombes explosibles, quelque diabolique projectile bourré de fulminate. Rien! pas la plus petite trace de quoi que ce soit, pas le plus petit vestige de projectile, d'explosion, de feu, de fumée, d'érosion du sol, ou même de l'épiderme des chevaux et des hommes. Force fut de laisser à l'omnibus la latitude de continuer son chemin. Les sergents de ville allèrent chez le chaudronnnier Henriot, chez le concierge de l'appartement de Mme K..., dans la direction duquel les détonations paraissaient avoir eu lieu.

La possibilité d'un nouvel Orsini, faisant l'essai de nouvelles ombes pour un autre 14 janvier, leur était venue à l'esprit. Ils informèrent des locataires, de leurs habitudes, et se préparaient à ire une perquisition partout. Mais ils y renoncèrent après s'être surés qu'il n'y avait que de pauvres femmes inoffensives. Toufois, s'ils avaient poussé plus loin leurs recherches, ils auraient ouvé, au second étage, Mme K... très-effrayée, refugiée chez se voisine, et partout, dans cet étage, comme une odeur de ouffre... Mais ils se retirèrent ainsi que la foule, causant pétards, disant que probablement c'en était plusieurs qu'on avait tés sous les pieds des chevaux.

Et ainsi l'explique encore le commissaire de police du quartier, qui est à l'angle des rues de Berri et des Écuries-d'Artois, et ue nous avons consulté à ce sujet.

Mais qui avait vu jeter ces pétards? Personne. — Qui en ait vu les débris? Personne; et, d'ailleurs, des pétards fonts un semblable vacarme? Est-il possible qu'ils donnent une xplosion qui soit entendue à deux kilomètres de distance, omme on me l'a assuré chez M. Amiot, le doreur et encadreur u coin. La demoiselle de cette maison nous a certifié que la ernière explosion avait été entendue sur la place de la Madeine par une dame de sa connaissance. D'autres ont raconté les voir entendues toutes trois d'auprès de l'Élysée. Aussi l'histoire e ces pétards faisant un bruit à effondrer tous les tympans, ne issant aucune bribe, aucun vestige après l'explosion, est une hisire qui, bien plus que le pétard, crève, mais d'invraisemblance.

A quoi donc attribuer tout le vacarme qui mit, l'automne dernier, en émoi le faubourg Saint-Honoré? En l'absence de toute race, de tout vestige, de toute constatation, de toute apparence atérielle, on ne peut l'attribuer qu'aux causes purement spiriuelles que nous a expliquées en partie Mme K. Mais, dira-t-on, a cause en est due à l'électricité pure et simple. Mais l'électriité est un moyen, un agent, mais nullement une cause qui uisse produire des effets intelligents. Les effets ici ont été intelligents, produits conformément à l'avis médianimique qui en vait été donné, à intervalles réglés, sans causer aucun dégât, ans le moindre malheur, sans laisser la plus petite trace, ce qui n'arrive pas dans les dégagements spontanés, imprévus, d'électricité, notamment dans les cas d'orages. Disons qu'une grande

accumulation de fluide électrique avait eu lieu par suite des expériences constantes de Mme K., fluide se concentrant entre sa table et le magasin du chaudronnier, passant par les ferrures du balcon; disons que, l'instrument d'une manifestation électro-spiritualiste étant ainsi préparé, établi, il suffisait d'une occasion de courant électrique additionnel et d'une volonté provocatrice pour mettre en jeu par un ressort quelconque cette sorte de pile voltaïque. L'occasion du courant électrique additionnel nous paraît être attribuée aux fers des omnibus, à celui des chevaux, de leurs harnais, à chacune des fois où ils se trouvèrent devant le magasin du chaudronnier et l'appartement du médium. La volonté provocatrice fut l'Esprit qui avait annoncé la manifestation. Quant au ressort quelconque dont il se servit, nous ne savons quel il est; mais, occulte ou ostensible, inconnu ou caché, il existe. Il se découvrira un jour, croyons-le bien, et c'est pour aider à cette découverte que nous nous plaisons ici à enregistrer minutieusement les faits avec les témoignages et les indications de lieux nécessaires, pour qu'on puisse, comme nous, s'assurer de leur réalité.

Pour conclure, disons que l'électricité entre parfois comme agent dans les manifestations des Esprits, et que le cas du faubourg Saint-Honoré n'est pas un cas fortuit dû à ce seul agent fonctionnant sous l'empire de causes purement physiques. Ce cas a fonctionné d'après la volonté qui l'avait annoncé et pour l'occasion seule qu'elle a eue en vue. S'il en était autrement, rien n'empêcherait les explosions de recommencer encore chaque fois que les omnibus passent sous les fenêtres de Mme K., laquelle n'a rien changé quant à la fréquence et aux circonstances de ses expériences.

Pour nous, cette dame est un médium peu ordinaire, comme on le verra dans la prochaine livraison par les autres faits qu'elle a obtenus, et dont le caractère offre une importance et un intérêt plus émouvants encore que ceux d'aujourd'hui. Avec l'exposé prochain de ces faits, nous entrerons dans des considérations spiritualistes d'un caractère tout particulier. Z. J. Piérart.

(La suite à la prochaine livraison.)

Z. J. PIÉRART, *Propriétaire Gérant.*

Paris.— Imprimerie Jouaust et fils, rue Saint-Honoré, 338.

Aperçu de quelques-unes des matières qui paraîtront dans les prochaines livraisons de la *Revue spiritualiste*.

Articles de fonds, Controverses ou Déclarations de principes. — Aux sceptiques savants qui se déclarent parfaitement édifiés sur le peu de fondement du spiritualisme, sans l'avoir examiné, ni étudié. — Les phénomènes spiritualistes, les manifestations *médianimiques* sont des faits aussi anciens que le monde; ces faits ont constitué le principal domaine de toutes les religions, le fonds commun de la plupart des philosophies anciennes. — Aveuglement incompréhensible de ceux qui en nient la réalité. — De l'existence des bons et des mauvais Esprits. L'élévation des pensées, le détachement de la matière, la noblesse du caractère, la générosité du cœur, la pratique de toutes les vertus, sont les conditions indispensables pour être en rapport avec les premiers. Du peu de fondement des communications émanées des seconds. — La question à l'heure qu'il est n'est pas de tirer des Esprits des révélations, des enseignements qui, au point où en est la science spiritualiste, ne sauraient pas toujours avoir des garanties de certitude; mais ce qu'il importe le plus, c'est de démontrer théoriquement et pratiquement que l'âme est immortelle et qu'elle peut, après sa séparation du corps, se manifester à nos sens. — Les communications médianimiques, donnant des préceptes de la plus pure morale, toutes sortes d'avis salutaires, guérissant des malades, doivent-elles être attribuées à l'Esprit du mal? — Satan a-t-il jamais existé, ou n'est-il qu'une importation des doctrines mazdéennes dans les religions de l'Occident? — Doit-on condamner ceux qui entrent en commerce avec les Esprits, qui les provoquent à se manifester? Les manifestations *médianimiques*, au lieu d'être chose dangereuse, ne sont-elles pas au contraire de nature à réveiller le sentiment religieux, à le affirmer avec plus de force les vérités les plus consolantes de la religion? — Des procès de sorciers au moyen âge! Anathème à ceux qui, pendant si longtemps, en étouffant dans la flamme des bûchers la plus consolante et la plus féconde des vérités, l'ont empêchée d'éclore!

Études et Théories. — Analyses particulières d'ouvrages. — Essai de psychologie au point de vue de l'immortalité de l'âme. — La science en présence du spiritualisme. — Initiation aux différents modes et aux diverses natures de manifestations spiritualistes. — Traces du spiritualisme dans l'histoire et examen sous ce point de vue des livres chinois. *Des récompenses et des peines*, des *Vedas*, du *Zend-Avesta* (notamment des livres désignés sous les noms de *Vespered* et de *Boun-Dehesch*), de la *Bible*, de la *Misna*, du *Talmud* et de la *Kabale*, des *livres hermétiques*, des poésies d'Hésiode, d'Homère, de etc., ainsi que des croyances des peuples sauvages, etc. — Examen, au point de vue spiritualiste, du brahmanisme, du mazdéisme, des doctrines religieuses des Chaldéens et des prêtres égyptiens, des Pélasges et des Étrusques, du judaïsme, du polythéisme, du ...isme, du bouddhisme, du néo-platonisme, du mithriacisme, du manichéisme, du gnosticisme, du quiétisme et d'une foule d'autres sectes religieuses. — Filiation des doctrines spiritualistes à travers les âges, leur existence dans les mystères d'Isis et de Sérapis, dans ceux de Cybèle, de Samothrace et d'Éleusis, chez les francs-maçons, les templiers, les différentes sectes d'illuminés, etc. — Le spiritualisme constituant le fond des divers procédés de la magie. — Recherches sur les doctrines émises par Celse et sur la réfutation qu'en a faite Origène. — Examen des auteurs anciens qui ont écrit sur les spectres, les ...s, les apparitions, les évocations, la divination, les songes, etc. — Ouvrages les plus ...s du moyen âge et de la renaissance traitant des mêmes matières. — Auteurs spiritualistes des temps modernes; analyse de leurs œuvres. — Des procès de sorciers. — Coup d'œil sur les possessions et histoire de quelques-unes des plus remarquables qui aient eu lieu en divers pays.

Biographies. — M. Home, sa biographie, réflexions et réfutation à son sujet. — ...ore, Apollonius de Thyanes, Sosipâtre, sainte Perpétue, saint Cyprien, Merlin. — ...e Hildegarde, sainte Mechtilde, sainte Brigitte, sainte Gertrude; sainte Catherine de ..., saint Pierre d'Alcantara, sainte Alma, saint Bernard, Agnès de Bohême, saint ...que, saint Copertino, Marie d'Agreda, saint Bernardin, le bienheureux Gilles, la ... Diaz, Christine l'admirable, sœur Adélaïde d'Aldelhausen, Espérance Brenegolla, ... Colette, Dalmas de Girone, Bernard de Courléon, le frère Maffei, Jeanne Rodriguez, ...que de Jésus-Marie, Theodesca de Pise. — Élisabeth de Falkenstein, Oringa, ...in de Bergame, Damien Vicari, le carme Franc, le dominicain Robert, Savonarole, ..., Nicole Aubry, Jeanne Fery, Brandano, Brocard, Marie des Valées, Antoinette ...non, Marie Alacoque, Élisabeth de Ramphaing, sainte Thérèse, madame Guyon, ...stro, Swedenborg, Jacob Bœhm, saint Martin, la voyante de Prevurts, Marie de ..., Davis, Willis, etc., etc.




Paris, impr. de Jouaust père et fils, 338, rue Saint Honoré.


